

Mon élévation jusqu'à toi & mon assimilation, avec toi seront en proportion des degrés de mon amour. Plus mes intentions & plus mon amour seront pures, plus je m'élèverai vers toi — Amour pur & éternel.

Etre infiniment aimable! embrases mon cœur du feu de ton amour; enseignes moi à t'aimer, comme tu aimes & à m'approcher de plus en plus de l'unité & de l'assimilation avec toi.

Crainte de Dieu.

Qu'est ce que la crainte du Seigneur? C'est aujourd'hui l'objet de mes réflexions.

N'ai-je pas été, dès mon enfance, imbu de fausses idées, sur ce sentiment. Le mot crainte n'étoit-il pas accom-

pagné dans mon esprit d'une forte d'averfion ! Je me rappelle que je craignois les êtres méchans, les êtres dont je recevois du mal. La crainte du Seigneur ne fauroit être une semblable crainte. Dieu est amour & peut-on trembler devant l'amour. — Non la crainte de Dieu est tout un autre sentiment.

L'inquiétude d'agir contre la volonté de celui qu'on aime, voilà la crainte dans sa pureté ; craindre ce qui est contraire à l'amour divin, c'est la crainte pure & falutaire, — c'est la crainte de l'amour. C'est ainfi & non autrement que je veux te craindre ô mon Dieu. Tu ne reffembles point aux Grands de la terre — Ils ont des esclaves rampans à leurs pieds, qui tremblent en recevant leurs ordres. Mais tes relations avec les mortels font

font celles d'un père, avec ses enfans.
L'amour & la confiance forment la
chaine, qui t'unit avec les hommes.

Pardonne, ô mon Dieu, si je t'ai
reconnu si-tard. Je suis innocent, —
il te ressembloit si peu le portrait du
Dieu de mon enfance. Si un orage
se formoit dans les airs, si les nues
s'obscurcissoient; entens-tu le tonnerre
qui gronde, c'est Dieu qui est irrité,
voilà le langage de ceux qui m'en-
touroient. — Mon ame trembloit, en
étendant vers toi ses mains innocentes;
je te craignois comme un ennemi,
je me cachois devant toi, te confi-
dérant comme les hommes, qui ont
leurs bons momens & leurs mauvais.
Pardonne, Dieu de bonté! je te
méconnoissois, je te croyois un puis-
sant terrible; à peine osois-je élever
mes regards vers toi, je te figurois

pareil aux grands de la terre, dont l'élevation nous cause des vertiges. Pardonnez, o mon père, si je t'ai si long tems méconnu, mon Cœur n'est point coupable. Combien de fois dans mes promenades solitaires au milieu des campagnes, n'admirai je pas les indices de ta bonté ! La simple fleur des champs me la rappelloit. La rose épanouie inspiroit la confiance à mon cœur & la violette parfumée du vallon, odoroit ta bienfaisance. — Tombois-je dans une faute, & que j'allasse recourir à toi comme un enfant à son père, on m'arrêtoit par la crainte ; on te mettoit la verge de punition en main, on l'arçoit du foudre de ton tonnerre & tu devenois un vengeur cruel des erreurs de l'humanité. —

Que j'avois alors le cœur ferré ! à peine osé-je lancer un regard furtif vers le ciel ; je tremblois en aper-

cevant un nuage & déjà j'imaginois
voir ton foudre me réduire en pouf-
fière. J'avois recours aux offrandes,
croyant que tu ressemblois aux hom-
mes qui se laissent appaiser par des
présens. Quelquefois, désolé, étendu
sous un arbre, je me dérobois aux
rayons bienfaisans du soleil, m'aban-
donnant à ma tristesse. Tout à coup
j'appercevois un jeune oiseau folatrer
au milieu des plaisirs de la nature, je
le voyois sautiller de branche en branche,
je l'entendois t'adresser son cantique
de louanges, & je me disois : C'est
toi, qui le nourris, c'est toi qui lui
as donné cette légèreté, cette gaité, pour
le faire jouir de son existence ; alors
je reprenois courage, un ange inspi-
roit à mon cœur de plus doux senti-
mens ; je me rapprochois de toi & je
retrouvois un père. Puis lisant tes
saintes écritures, j'y puisois du secours

& de la consolation pour mon cœur — avec la persuasion, que le mal, une suite naturelle des mauvaises actions, est un avertissement, qui doit nous raprocher de la vérité & de la bonté, dans lesquels consiste le vrai bonheur de l'homme. Je compris que tu ne chaties point comme les hommes, par haine ou par caprice, mais que tes chatimens ne sont qu'amour, ne sont que des avertissemens pour notre bonheur. Quelle joie inondoit mon ame à cette pensée! de quels doux sentimens ne se remplissoit pas mon Cœur! — Quelle satisfaction pour moi, si j'avois pu presser contre mon sein tant de mes semblables courbés sous le poids de la douleur & répéter à chacun d'eux: Ne trembles point, ne crains point le Père des hommes, retourne à lui, retourne dans ses bras, il pardonne, car il ne cesse jamais d'être amour.

Offen-